

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Il pénètre jusqu'au milieu du groupe et, les sourcils froncés, demande avec autorité :

— Que se passe-t-il ?

— Pourquoi ce désordre ?

Un homme s'avance et répond :

— On vient de nous dire que le géant Tomaho se révolte et qu'il est dans une fureur terrible contre le capitaine d'artillerie de la caravane.

En ce moment un homme fendit la foule et s'arrêta devant le comte.

Cet homme était pâle et il paraissait très-ému.

— Commandant, je vous cherchais, dit-il à M. de Lincourt.

— Le cacique Tomaho veut reprendre les deux canons qu'il a déposés cette nuit au pare d'artillerie.

— Il dit que ces canons lui appartiennent parce qu'il les a pris aux pirates ; le capitaine refuse de les lui rendre sans vos ordres, mais le géant ne veut rien entendre et il menace de tout bouleverser si on ne lui rend pas ses canons.

— Qu'on les lui rende donc, ordonna le comte en réprimant un sourire : ils sont bien à lui.

— Je ne sais trop ce qu'il veut en faire, mais peu importe !

— Dites à votre capitaine de satisfaire au désir de ce brave Tomaho.

— Mais c'est que... fit le chef de pièce en hésitant...

— Quoi encore ? demanda le comte.

— C'est que le Cacique veut qu'on lui laisse prendre trois caissons de projectiles.

M. de Lincourt hésita une seconde.

Il ne comprenait rien à la fantaisie du géant.

Mais il avait toute confiance en lui, et il ordonna :

— Qu'on laisse faire Tomaho et qu'on lui donne tout ce qu'il demandera !

— Nous avons, je l'espère, plus de munitions que nous n'en userons.

L'artilleur s'empressa d'aller transmettre cet ordre à son chef.

Il arriva à temps pour empêcher un conflit qui certainement n'aurait pas tourné à l'avantage du capitaine.

Malgré son irritation et sa mauvaise volonté, celui-ci dut enfin se soumettre aux exigences de Tomaho.

Enchanté de l'approbation du comte, Sans-Nez, qui naturellement accompagnait le géant, lui dit :

— Je le savais bien qu'on nous laisserait libres.

— Allons, viens, et choisissons nos projectiles.

— Je suis mon frère, répondit le géant avec un sourire de satisfaction.

Séance tenante, Sans-Nez fit démolir, préparer et garnir trois caissons.

Puis Tomaho, les ayant rassemblés et ficelés à sa guise avec d'énormes courroies, en fit une seule charge qu'il fixa sur ses robustes épaules.

Un fantassin ajustant son sac aurait agi avec moins de facilité et d'aisance.

Le lourd fardeau n'était rien pour un pareil colosse.

Ayant assuré et équilibré sa charge par

quelques secousses, le géant se baissa et dit à Sans-Nez :

— Que mon frère reprenne sa place, car il ne marcherait pas assez vite.

Puis, s'emparant de ses canons, il s'en plaça un sous chaque bras, à la manière des chasseurs fatigués de porter leur fusil, et s'éloigna à grands pas dans la direction des montagnes.

Deux heures se sont écoulées depuis que le comte de Lincourt a ordonné de se préparer à lever camp : chacun est à son poste.

On s'attend à lutter contre les pirates, et personne n'ignore que la tâche sera rude.

Enfin le signal est donné et la caravane s'ébranle.

Une avant-garde peu nombreuse précède le gros du convoi.

Cette avant-garde s'engage dans ce chemin creux déjà connu et où les pirates ont établi leur barrière.

Puis vient une ligne de tirailleurs très-éparpillés, qui avance avec précaution dans les montagnes, contourne les points inaccessibles et ne marche qu'avec une prudente lenteur.

Trappeurs et squatters, en gens habitués aux terrains difficiles et aux luttes qu'ils soutiennent chaque jour dans la savane ou dans les forêts inexplorées, savent observer sans se découvrir.

Ils n'abandonnent pas une touffe de bryère, pas une roche, pas un abri enfin, sans avoir fouillé du regard le chemin à parcourir.

M. de Lincourt et le baron de Senneville sont dans le défilé, en tête du convoi, avec l'artillerie.

Le colonel d'Eragny est parmi les tirailleurs, dont il dirige la marche avec plusieurs trappeurs expérimentés.

On avance depuis une demi-heure sans qu'il se produise le moindre incident.

Pas un coup de feu !

Pas un pirate !

Le comte s'étonne et s'inquiète.

Il redoute quelque ruse de John Huggs.

M. de Senneville au contraire est rayonnant et plein d'espoir.

— L'ennemi recule, c'est plus que probable, dit-il.

— Nous devrions déjà en avoir connaissance, s'il s'était maintenu dans ses positions.

— Je n'y conçois rien, fit le comte soucieux.

Et, se hissant sur un rocher, il jeta un long et attentif regard sur ces montagnes, ces rochers, ces précipices, où se trouvait engagée une grande partie de sa troupe.

Soudain il laissa échapper une exclamation de surprise.

— Voyez donc ! dit-il à M. de Senneville.

— C'est moi !

— Ce pavillon sur ce pic !...

Le baron regarda dans la direction qui lui était indiquée.

— Ce pavillon, fit-il, est celui des Etats-Unis.

— Ce pic est celui dont nous a parlé l'éclairer Touchard, et du haut duquel il serait facile, à ce qu'il prétend, de briser l'artillerie des pirates.

— Mais il a eu raison d'ajouter qu'il était impossible de monter du canon au faite de ce piton hérissé de rochers.

— Pourtant, observa le comte, ce drapeau...

Il s'interrompit.

Un homme venait d'apparaître au sommet de la montagne.

Malgré la distance, cet homme paraissait être de la même taille que le premier venu vu à dix pas.

Tout à coup il prit le drapeau, l'agita as-

sez longtemps, puis le replanta et parut attendre l'effet de ses signaux.

Cependant M. de Lincourt, un moment distrait par la surprise, songea qu'il avait une excellente lorgnette.

Il examina l'apparition et s'écria :

— C'est Tomaho !...

— C'est ce brave Cacique, avec Sans-Nez dont j'aperçois la tête entre deux rocs !

— Incroyable ! fit le baron stupéfait.

— Comment ont-ils pu grimper là-haut ?

— Eh ! tenez, le géant agite encore le pavillon.

— Que veut-il nous dire ?

Le comte se mit à lorgner de nouveau :

— Il nous commande de suspendre notre marche.

— Nous devons nous en rapporter à cet excellent Cacique, car il est posté pour bien voir.

Et, s'adressant à divers trappeurs qui faisaient fonctions d'officiers d'ordonnance, il fit donner l'ordre aux tirailleurs de ne plus avancer.

Le comte avait bien vu et parfaitement compris.

Tomaho et Sans-Nez étaient sur le sommet du pic inaccessible, et la caravane venait d'être invitée à faire halte.

Et non seulement le géant était parvenu, grâce à sa taille et à sa force extraordinaire, à escalader la montagne, mais encore il avait pu y transporter ses deux canons, ses munitions : et même Sans-Nez.

A vrai dire, la montée avait été difficile et pénible : mais, déployant une énergie surhumaine, le colosse ne s'était laissé arrêté par aucun obstacle.

De ce point, qui se trouvait situé à peu près au centre de la chaîne de montagnes, on pouvait facilement distinguer au plus profond des gorges et des recoins de ce sol bouleversé.

On apercevait distinctement, à moins de mille pas, la batterie si bien placée de John Huggs.

On voyait les pirates circulant dans les vallées par escouades nombreuses ou s'embusquant à l'entrée d'un défilé.

Certes, la place était bien choisie et terriblement forte.

Quand il s'aperçut qu'il était compris, le géant demanda à Sans-Nez :

— Les canons sont chargés ?

— Oui, tu peux y aller, répondit le Parisien.

Tomaho, prenant alors une des deux pièces qui se trouvaient à demi emboîtées dans de l'écorce de mélèze afin que l'on pût les manier facilement une fois échauffées, en posa la gueule sur une roche et appuyant la culasse à son épaule, il pointa comme s'il n'avait eu entre les mains qu'un simple fusil de rempart.

— Prends garde au recul ! fit Sans-Nez.

Tomaho continua à viser sans répondre. Le coup partit.

Le géant ne broncha pas. Il fit un léger mouvement en arrière et ce fut tout.

On eût dit qu'il venait de tirer un fusil chargé trop fort ou depuis trop longtemps.

Sans-Nez, voyant la parfaite tranquillité de son compagnon se rassura quant aux conséquences du recul qu'il redoutait et chercha à se rendre compte de l'effet produit par le projectile.

— Tu as tape en plein dans la batterie, dit-il, mais je ne vois pas bien.

Le géant se pencha un peu en avant et regarda avec attention.

— J'ai brisé les roues d'un canon, dit-il.

Et plaçant sa pièce sur deux quartiers de rocher derrière lui, il ajouta tranquillement :

— Que mon frère recharge, je vais démontrer les autres canons.